



Revanche (III)

N.A.G.

7

Jeudi 22 juillet. Maintenant j'habite une ville de têtes de cons et j'en suis le premier désolé. Impossible pour moi dans ces conditions de m'imaginer renaître et envoyer bouler le crépuscule, n'en déplaise à mon amertume, n'en déplaise à mon meilleur ami Lou Reed qui habite New York et que je n'ai jamais vu. Je suis donc perdu. J'arrive à un carrefour où se croise deux passages piétons perpendiculaires. Je ralentis ma course et tente de dissiper le prodigieux brouillard qui m'interdit l'accès au symbolique. Me faisant face, une file de voitures blanches progresse mollement, jamais je n'ai croisé autant de trafic sur cette rue. Il y a même quelques chevaux marron englués dans la circulation qui hennissent aux gens de se magner le train, qui font grincer leurs dents à force de rage, le bruit va me rendre dingue, le bruit pourrait bien me faire péter les plombs, j'ai besoin d'un minimum de calme pour renaître, ou alors qu'on me jette un sort, je sais pas. Du flanc des chevaux poussent des ailes, au bout de leurs ailes des épines. Je m'arrête à hauteur de l'intersection entre les deux passages piétons. Quelque chose d'humide et velouté m'aspire à travers le béton. Puis me rejette à l'extérieur en une fraction de seconde. J'ai l'impression que personne n'a rien vu. Les têtes de cons promènent leurs têtes de cons entre le tableau de bord et le lecteur CD. Je succombe à la pensée concrète d'un gramme de poudre brune au fond de mon blaze. Une sonnette inespérée retentit au fond de moi, un ding joyeux. Je suis à mon balcon, j'aperçois l'intersection des deux passages piétons juste sous mon nez, j'ai alors la preuve que je n'ai pas bougé d'un pouce, que je n'ai pas avancé d'une virgule, une cathédrale me fait face en riant de toutes ses cloches. Ses pierres sont noires et juteuses comme des canines. Le goût de la liberté au moment où le soleil est le plus chaud n'a jamais été aussi nauséux, ce soir je dégueulerai du laiton, demain je serai différent, demain je serai le même, en tout point je me démarquerai de l'ancien moi, demain ma prose sera étroite et flippée comme à son habitude.

Voici le type dont je vous parlais tout à l'heure. Toubib gros et gras et chauve, néo-quinquagénaire, il écrit des notes de suicide depuis une trentaine d'années, cet après-midi se met à brûler par le haut au milieu de la rue, prend même carrément feu avant que deux clochards ne l'attrapent et ne l'éteignent sous leur couverture. Ne l'attrapent, ne l'éteignent sous leur couverture, ne le sortent du coma à coups de poings dans les côtes, ne lui prennent ses pompes et ne lui sauvent la vie.

C'est aussi con que ça.

Chaque jour le toubib empruntait l'autoroute qui traverse la Sologne. Au volant d'un utilitaire, il passait son regard sur les bas-côtés à la recherche de sangliers anguleux, de chevreuils ou de simples oiseaux bleus. Il se laissait doubler par les familles immatriculées dans le 63, le 15 ou le 34, scrutait l'intérieur des monospaces, goûtait les silences fatigués, reniflait la tension nerveuse dans les habitacles, balançait des gestes obscènes aux adolescentes assises à l'arrière, genoux pliés sur le menton, regards déjà pénétrés d'erreurs, regards sauvages se débarrassant des troubles essentiels. L'index et le majeur en V, il faisait jouer sa langue entre ses doigts et fermait les yeux en prenant un air fou, imaginait la réponse qu'il aurait voulu qu'elles lui donnent... La réponse idéale... Il parvenait à peine à se la représenter lui-même... Que voulait-il qu'elles fassent exactement ? Que pouvaient-elles pour lui les gamines ? Pas si dupes qu'on pouvait le croire, certes, mais probablement aussi connes et insensibles que papa maman... Incapables de faire preuve de bon cœur elles non plus... Que croyait-il attendre d'elles au juste ? Avant de diriger son esprit à nouveau vers le sud, de le laisser se gorger de paix chaude, il dénouait sa cravate en gémissant.

Tout en braises, étendu sur un trottoir à deux pas de chez lui. Attends une seconde, il se dit... Attends une seconde... Regarde... Tu n'as plus peur de la mort à présent... Un sac plastique vole autour de lui en rebondissant sur le sol de temps à autre... Grand ouvert... Gonflé et lumineux... Ça c'est un bon signe, il se dit... Et réfléchit aux centaines de raisons pour lesquelles il s'agit d'un bon signe... Réfléchit aux centaines de raisons pour lesquelles il s'agit d'un bon signe...

En général, il préférait sortir de l'autoroute à Salbris et rentrer chez lui par la départementale. Parfois – de plus en plus souvent en réalité –, il faisait de précieuses découvertes sur lui-même tout en suivant une semi-remorque ou juste en respirant la moisissure sucrée des forêts. Il avait ainsi souvent acquis la conviction qu'il allait devoir renoncer à son emploi au plus vite s'il s'agissait de sauver sa peau. Une dizaine de scénarii se bousculaient dans sa tête quant à ce qu'il allait pouvoir faire après, combien d'argent serait nécessaire, combien de mois il pourrait tenir s'il déménageait pour un appartement plus petit, quelle genre de femme accepterait de subvenir à ses besoins et pour combien de temps. Il avait pensé à la mort de ses parents aussi, avait calculé le montant de l'héritage sans rejeter l'idée, la question de la vie ou de la mort lui paraissant alors mesquine comparée à la perspective de quelques années de bonheur. Sa lettre de démission à lui-même n'étant toujours pas écrite, il se laissait néanmoins grignoter comme une vieille couverture en laine, jour après jour, et tout était une question d'humeur.

La plupart du temps, il se sentait bien sur la départementale. D'abord de mieux en mieux au fur et à mesure des kilomètres sur l'autoroute, et puis parfaitement bien sur la départementale. Il enclenchait un disque de rock dans le lecteur, connaissait les paroles, chantait dans le rythme et à la note juste. Ouvrait la fenêtre en arrivant dans sa ville. Laisse pendre son bracelet, son avant-bras. Espérait qu'une vieille connaissance le repère, comprenne à quel point il était bien, faisait plusieurs fois le tour des ronds-points pour qu'on sache qu'il était enfin lui-même, plus libre et détendu que la moyenne des hommes sur cette horrible planète.

Entend des pas qui approchent. Aucune précipitation dans le rythme des talons. Le crissement du sac en nylon quand il racle le sol et le clic et le cloc des talons plastique. Une femme du coin. Probablement quelqu'un qu'il connaît. Entend les aboiements d'un petit chien. Un caniche grimpé sur talons ? Il sourit et ferme les yeux. Attend. La douleur a quitté ses côtes. Elle mord franchement dans son cœur maintenant.

Son manque de courage était certainement imputable à son éducation mais qu'est-ce que cela pouvait bien lui foutre ? Il avait attendu bien plus de la moitié d'une vie pour se rendre compte des quelques perspectives qui lui étaient offertes,

comprendre pourquoi ne lui était d'aucun réconfort. En vérité, il aurait été incapable de toucher une seule de ces adolescentes sur l'autoroute, il n'avait jamais vraiment pensé à stopper son utilitaire au milieu des deux voies, cartonner une douzaine de monospaces en retour de vacances, il n'avait pas démissionné – n'en avait parlé qu'une seule fois à un confrère, ivre au téléphone –, il n'avait pas capitulé, ne voulait pas renoncer à tout, ne voulait pas fuir, ne voulait pas changer de nom, ne voulait pas tuer, ne voulait pas voler, ne voulait pas violer, ne voulait pas devenir fou. Alors que voulait-il au juste ?

Elle s'approche à petits pas, toujours réguliers. La belle salope. Il entend aussi les halètements du clébard. Aucun son de panique. Aucune bousculade. Aucun jappement de stupeur. Le sac en nylon s'est accroché à un arbre et crevé contre une branche. Et lui, n'est-il pas suffisamment gros avec ses cent quinze kilos allongés au milieu du trottoir ? Elle s'approche. La belle vieille tronche de salope qu'il attendait. Il la voit de biais, par le dessous, il l'aperçoit grâce à un petit espace sous son bras. C'est exactement la vieille peau usée mais luisante, les cheveux frisés qu'il espérait. S'il s'en sort, il sait qu'il va démissionner, alors il essaie un mouvement pour plonger son regard dans celui de la vieille salope. Regard douloureux de vieille salope. Il va bel et bien leur crier d'aller se faire foutre. Je ne sais pas comment vous faites pour tenir le coup, il va leur dire, mais moi je n'en peux plus. Pas à ce rythme. Pas de cette façon. Pas dans ce genre d'hypocrisie généralisée. Pas dans ce monde-là. Il voit le pied de la vieille qui amorce une foulée et se pose à travers lui, tout droit à travers lui sur le trottoir, amorce une autre foulée juste à l'endroit où devrait battre son cœur, le vieux tibia abîmé qui émerge de son thorax, le pied chancelant qui s'éloigne, s'éloigne encore un peu, puis disparaît avec le chien dans un bruit de talons plastique.

9

C'est le genre de situations qu'on rencontrerait facilement dans une nouvelle du bon vieux Hank, mais Stéphanie disait qu'elle n'avait pas lu Bukowski – ou alors, c'est qu'elle prononçait mal le nom en société. Enfin, cela revenait au même.

Ainsi, Stéphanie n'était pas morte du tout en janvier dernier. Elle était assise parfaitement seule à la terrasse d'un café. Belles jambes, beau bombage de chatte, belle peau sur les bras, quelqu'un se serait approché et lui aurait dit « à votre âge, est-

ce bien nécessaire d'investir autant d'argent dans les séances d'abdos fessiers ? » qu'elle n'aurait pas compris. Bref, elle n'était en rien déplacée dans ce jour de grand soleil.

Dans une main, elle tenait un stylo bic virevoltant. Un truc magique devait se produire parce que si quelqu'un s'était approché et lui avait demandé ce qu'elle foutait là, si elle écrivait un journal intime ou un poème ou un roman, elle aurait répondu « non, non, rien de spécial, *what the fuck are you talking about ?* » – le tout avec un accent barbare.

De son autre main pendait une chose animée, de sexe masculin à en croire sa pilosité, qu'on aurait pu prendre pour une friandise à première vue et qui ressemblait vaguement à Soul, mon ami et collègue. Son objet artistique qu'elle l'appelait. La raison pour laquelle elle était là. La seule vraie raison pour laquelle elle était là. Une marionnette. Il suffisait à Stéphanie de regarder la chose tenir elle-même un stylo pour se mettre en transe et produire plus de dix pages à la minute. C'était une femme étrange qu'on pouvait croire ordinaire, droite et respectueuse des cadres si on faisait pas attention. D'ailleurs, elle passait son temps à répéter à qui voulait bien l'entendre qu'elle était « ordinaire, droite et respectueuse des cadres ».

Le gros avantage de la Chose, c'était qu'elle ne semblait pas nécessiter beaucoup d'entretien. Il suffisait à Stéphanie de se pencher vers elle de temps à autre, de lui balancer un regard équivoque et de dire : « Tu voudrais bien baiser avec moi... Hein ? N'est-ce pas que t'es uniquement venu te pendre à mes doigts pour baiser avec moi ? » Et le type minuscule qui ressemblait à Soul se mettait à pâlir, à bafouiller, à se défendre en suintant son sperme par tous les pores. Alors Stéphanie se calait à nouveau dans son siège, putain c'que t'es moche elle disait, mais pas trop fort, pour ne pas sur-effrayer la Chose non plus, et elle se remettait à écrire ses machins secrets. Pendant une bonne partie de l'après-midi, la Chose parvint néanmoins à contenir les violents assauts dans son slip jusqu'au moment où elle décida de passer à l'action. Ils étaient arrivés dans un parc et il y avait de l'agitation, des types bourrés faisaient mine de se battre et la Chose savait de longue date que Stéphanie n'aimait pas la violence. La Chose profita donc de l'agitation et des mouvements de bras de Stéphanie pour passer de sa main à sa cuisse où elle se mit à grignoter. On aurait dit une tique.

Une fois calmée, Stéphanie demanda à la marionnette qui ressemblait à Soul de se décontracter un peu le gland. Il faisait beau, il y avait des ribambelles de

nourrissons un peu partout, qui donc avait besoin de baiser pour être heureux ? Un peu de structure, un peu d'amour propre feraient tout aussi bien l'affaire. À ce moment, il est à noter pour la défense de Stéphanie qu'elle ne mentionnait plus l'inimaginable répulsion physique que la marionnette lui inspirait.

Pour en finir avec cette histoire de marionnette et de nana qui n'intéresse sans doute que moi, il serait intéressant de décrire comment le type qui ressemblait à Soul parvint finalement à se glisser dans le vagin de Stéphanie tête la première, profitant d'on ne sait quel retournement de situation, on ne sait trop quel coup de pot, et à la mettre enceinte de lui-même à coups de pieds dans l'utérus.

Mais ceci n'eut pas lieu, vous vous en doutez bien. Stéphanie préféra jeter Soul dans le caniveau qui débordait des invendus de la FNAC. C'étaient des bouquins tristes et couverts d'une poussière de honte – dont celui que vous tenez entre vos doigts (sans doute) tremblants. Elle décida de ne faire preuve d'aucune compassion à son égard.